Avant le christianisme

Autor(en): **Martin, J**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 87

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-248998

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Dimanche, 3 septembre 1899 N° 87 Deuxième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS 27me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 27me année *LE PAYS*

Avant le christianisme

Le moyen donc, dans une telle organisation sociale, de demander pour un homme libre ses moyens d'existence à un travail honnête ? Que fait l'église en face de cet état de choses ? Elle met simplement le travail en honneur. En pourrait-il être du reste autrement sous un chef sorti de l'atelier de Nazareth ? Les propagateurs de l'Evangile à commencer par les apôtres, comptent parmi ceux que la nécessité oblige à demander leur vie à un métier. Des légions de moines par les travaux gigantesques de défrichement qu'ils accomplissent de tous côtés en Europe, ne sont-ils pas pendant de longs siècles comme la personnification glorieuse du travail manuel ? Que le milliers d'hectares de terres jusque là improductives sont venues par leur énergie courageuse, par leurs bras robustes et infatigables, de fertiles campagnes que recouvrent dès lors et réjouissent les plus belles et riches moissons ! C est sous les auspices de ce travail opiniâtre, immense, qu'en France par exemple, ainsi que le prouve une statistique dressée à ce sujet, le *tiers* des villages, des bourgs et des villes, prirent naissance. L'ascendant de leur exemple imprime dans les cœurs une estime et une sorte de respect pour le travail des mains qu'il n'avait jamais connu. Déjà sur les pas des pacifiques conquêtes de l'Evangile, la liberté recouvrée sur l'esclavage était venue s'unir au travail corporel réhabilité, pour fonder cette chose nouvelle dans la société : *le travail libre*. La liberté rendue à l'esclave, lui a en même temps restitué ses droits d'homme. Il pourra désormais se marier et devenir un respectable père de famille. Car un des stigmates qui déshonorait à jamais l'esclavage, c'était pour tous les malheureux de cette catégorie, l'interdiction du mariage. Et c'est dans la famille même qu'il aura désormais la faculté de se créer, que résidera pour ce travailleur libre l'un des plus puissants stimulants de travail et d'épargne. A la différence du travail servile qui ne profitait exclusivement qu'au maître, l'ouvrier maintenant verra s'identifier en quelque sorte avec son travail, son bien-être, le bien-être de sa femme et de ses enfants. Voilà donc son intérêt propre, l'intérêt des personnes qui lui tiennent le plus au cœur en ce monde, qui seront devenus le grand moteur de son énergie et de son activité au travail. Combien donc plus fructueux, plus fécond que le travail servile, sera sans comparaison le travail libre, dont le gain peut au gré de son possesseur et à son profit, se convertir en capital et mille divers avantages. Que de nouvelles forces productives s'éveillent donc et se multiplient sous les bienfaisants rayons de l'Evangile qui fait graduellement tomber et disparaître l'esclavage. Or il n'est point de travail utile qui ne tourne au bien être matériel et à la richesse des peuples. C'est dire l'incomparable supériorité sous ce rapport du monde chrétien sur le monde païen — Dans ce dernier monde où tout convergeait exclusivement à l'avantage des riches, il n'existait guère que des arts de luxe. La liberté du travail doublée sous la loi de l'Evangile du désir d'aider aux humbles et aux petits par la multiplication des produits des arts utiles, imprima dans l'humanité un vigoureux essor à l'esprit d'invention. Aussi après les invasions des barbares et la réparation des maux sans nombre qu'elles entraînèrent, n'est-il pas dans les annales de l'Eglise, un seul siècle, une génération peut-être, qui ne se soit signalée par quelque découverte humanitaire et bienfaisante. De toutes les guerres, de toutes les calamités qui viennent fondre sur les peuples, nulle qui ait pu étouffer l'ingénieuse activité de l'esprit humain a créer, au profit surtout des petits et des humbles, quelques nouvelles inventions industrielles. Il faut bien savoir que dans la société païenne où ne subsistait ombre de souci du pauvre et du déshérité, il ne s'est jamais produit aucune invention, de ce genre. Ce qu'elle pouvait en posséder remontait à une immémoriale antiquité. Telle était l inertie d'esprit engendrée par l'esclavage que les peuples anciens chez qui il existait ne surent non seulement trouver la boussole, la lunette d'approche, la numération décimale, mais ignorèrent constamment les moulins à vent, les moulins à eau, la gravure, l'imprimerie, la poudre à canon, les métiers à la Jacquart, etc, etc, toutes inventions pourtant de ces âges réputés barbares du Moyen-âge.

C'est également dans ces âges trop longtemps méconnus que sous l'impulsion de l'idée chrétienne, les arts : la sculpture, la peinture, l'architecture, la musique privent un essor extraordinaire et le plus merveilleux épanouissement. C'est dans ces âges que jaillirent du sol à travers toute l'Europe chrétienne, ces sublimes et incomparables cathédrales gothiques qui saisissent l'âme d'un si profond sentiment religieux et qui demeureront des monuments à jamais dignes de l'éternelle admiration des hommes. C'est dans ces âges qu'apparaissent ces géants de la pensée, les Albert le Grand, les St Thomas d'Aquin, les Anselme, les Bonaventure, les Vincent de Beauvais, les Raymond Lulle, etc etc. dont les ouvrages aussi nombreux que sublimes et profonds, défient et confondent le génie moderne. Il est si vrai que le christianisme a enfanté les plus belles œuvres de la civilisation et de l'esprit humain que là où disparait le premier, par un contre coup nécessaire, suit inévitablement la ruine des dernières. Qui pourrait aujourd'hui par exemple reconnaître dans la race Kabyle de l'Algérie si molle, si indolente, si dégradée, si oisive et inerte, si incapable de tout effort physique et intellectuel, la noble race qui au IVe siècle de notre ère, formait un des peuples les plus florissants qui aient jamais été et

---

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 8

L'anneau d'argent

C'est guère biau ici, dit timidement la Fauchard, surprenant ce regard ; mais, tout de même, madame la marquise y est bien en sûreté, et que nous deux nous ferions mourir pour elle.

— Merci, ma bonne Segonde ; je serai très bien ici, et je me fie à vous ; mais, voyez-vous, je n'ai qu'une pensée qui m'occupe : mon mari ; qu'un désir : avoir de ses nouvelles.

Alors la vieille paysanne s'enhardit à lui dire qu'elle ne pouvait rester habillée comme ça ; elle avait l'air de la statue de la sainte Vierge si bien vêtue de l'église de Cholet. Oui, bien sûr, il ne venait jamais personne à Sainte-Pexine, sauf, toutefois, un métayer du voisinage, et le gars à la mère Guite, qui venait en journée aider aux travaux de la métairie ; et si quelquefois les Bleus poussaient jusqu'ici, dans leurs randonnées !... On verrait tout de suite qu'elle n'était pas une paysanne, bien sûr ! Et avec ce visage si joliment fin et rose, et ces mains comme d'un petit enfant !...

— Tout ceci est vrai, dit la marquise, inquiète. Mais que faire ? Je n'ai pas d'autres habits que cette robe de soie verte et ce fichu blanc !

La Segonde lui proposa alors de mettre les vêtements de sa nièce, la Louise-Marie, partie à la ville il y avait plusieurs années, pour entrer en religion. Elle les avait toujours gardés, ces vêtements, et des fois, le dimanche, allait un peu pleurer dessus, du chagrin que ça lui avait fait, le départ de cette petite... une jeunesse si fraîche, et si travailleuse... quoique pour aller avec le bon Dieu.

Habituée à se plier à tout, à ne s'étonner de rien, la marquise accepta, comprenant bien qu'en effet, sa sûreté exigeait ce déguisement.

La bonne femme alla ouvrir une porte donnant dans la grande pièce et introduisit Mme de Lescure dans une toute petite chambre, sorte de réduit très propre blanchi à la chaux, meublé d'un petit lit en bois de merisier, d'un banc et d'un coffre de chêne, toujours ce même coffre où, depuis des siècles, les filles de la Gaule ont serré leur trousseau de reine ou de paysanne.

— C'était la chambre de ma nièce, ça sera la vôtre, Dame. Nous n'en avons point d'autre.

Aidée de Segonde, la marquise revêtit prestement le jupon de laine marron, la robe en grosse bure vert-olive et la « devantière » en ratine noire. Tout semblait avoir été fait pour